

M. l'abbé Grimault d'avoir, en ces temps difficiles, entreprise et menée à bonne fin.

P. H. J.

F. DUINE. — *Essai de Bibliographie de Félicité-Robert de La Mennais*. Paris, Garnier frères, 1923, in-8°.

M. l'abbé Duine vient d'ajouter à la biographie de La Mennais, un *Essai Bibliographique*. Il était annoncé et attendu. Quiconque tentera d'étudier l'illustre polémiste se servira de ce précieux instrument de travail.

Il comprend plusieurs parties d'inégale étendue : *Editions des Œuvres complètes; Œuvres séparées; Publications relatives à La Mennais pendant sa vie et après sa mort; Bibliographie Mennaisienne de Langues étrangères*, anglaise, italienne, espagnole, allemande, etc.; *Documents manuscrits relatifs à La Mennais*. L'auteur a surajouté à son œuvre un copieux supplément français et étranger.

La seule énumération des œuvres de Félicité de La Mennais est par elle-même suggestive. Du premier coup d'œil, il apparaît sous son véritable aspect : ce grand ouvrier de la plume ne fut pas à proprement parler un littérateur, mais un homme d'action. A part quelques bluettes de jeunesse (qui ne comptent pas), toutes les pages sorties de sa main ont pour but d'agir sur l'opinion de ses contemporains. Qu'il soit royaliste libéral, ultramontain ou socialiste, il écrit pour diriger et faire agir. Ses opinions sont souvent en opposition entre elles, nul ne l'ignore, mais elles offrent un point commun de ressemblance : elles sortent d'une âme convaincue qui veut entraîner l'adhésion de ses lecteurs. La Mennais ne fut jamais, ni un sceptique, ni un dilettante. Il eut le malheur et le don d'être pour tous un signe de contradiction.

Il est des sommets d'une nature particulière, autour desquels se condensent les nuages et les orages. La Mennais eut ce privilège dans l'ordre intellectuel. A part le premier volume de l'*Essai sur l'indifférence*, qui fut accueilli avec un applaudissement général, chacun de ses livres éclate comme le coup de tonnerre précurseur du vent et de la tempête.

Premier orage, le second volume de l'*Essai sur l'Indifférence*. Disciple de Joseph de Maistre et de Bonald, il crée, en

s'inspirant de leurs idées, mais en leur donnant une rigueur qu'elles n'avaient pas dans leur esprit, une philosophie nouvelle et une apologétique qui se confond avec elle. Ce fut sa grande erreur, la cause génératrice de tous ses malheurs. Sa doctrine n'obtint l'adhésion, ni de Rome, ni des anciens Sorbonistes Gallicans. Rien n'est plus curieux que la nomenclature des réfutations que souleva la doctrine du *Sens commun*. Que de noms oubliés évoque la *Bibliographie* de M. Duine ! Qui se souvient aujourd'hui des abbés Bellugon, Jondot, Bouchitté, Bataillé, Receveur, Flottes, du sulpicien Boyer, du sorboniste Baston, du jésuite Rozaven ? La Mennais est le seul motif pour lequel la postérité rappelle leur vague mémoire. Ainsi la muraille soutient le lierre qui la ronge. Il n'y eut que les incroyants à ne pas faire état d'une philosophie destinée à les contraindre de réciter à genoux leur *Credo* jusqu'au bout.

Second orage, le livre : *De la Religion considérée dans ses rapports avec l'ordre politique et civil*, que complète en 1829 le suivant : *Des progrès de la Révolution et de la guerre contre l'Eglise*. La Mennais lève la bannière de l'ultramontanisme. Il ne lui suffit pas d'être en lutte avec les théologiens, il se crée de nouvelles difficultés, il provoque l'hostilité des ministres au pouvoir et des évêques gallicans. Une nouvelle levée de boucliers a lieu contre lui : les Clausel de Montal et de Coussergues, le ministre Frayssinous mènent la guerre contre lui au nom des traditions de l'Eglise de France. Seule Rome le soutient avec une certaine faveur, mais non sans réserve à cause de son système philosophique par trop défectueux.

Survient 1830 ; le journal *l'Avenir* fait son apparition. A l'encontre de la grande majorité du clergé et des âmes chrétiennes d'alors, il prêche l'oubli de la Royauté et des Bourbons, la séparation de l'Eglise et de l'Etat, l'abandon du budget des Cultes. Du coup, c'est l'orage à l'état permanent. Rome désavoue La Mennais. Elle ne pouvait pas faire autrement. Elle condamne et sa doctrine et sa manière d'agir.

Bientôt, nouvel orage, définitif cette fois. L'auteur lui-même est ébranlé. *Les Paroles d'un Croyant*, suivies des *Affaires de Rome* éclatent comme un coup de tonnerre, écartant les anciens amis du philosophe, ralliant tous ceux

qu'il avait combattus. Les *Paroles d'un Croyant* firent sensation : elles suscitèrent un nombre incroyable d'imitateurs. M. Duine a énuméré leurs noms : hommes, femmes, catholiques, protestants, socialistes empruntèrent à La Mennais soit ses idées, soit son style, soit ses visions, soit ses procédés de composition. Inutile de dire que nul ne l'a égalé : on ne pastiche pas le génie. Désormais l'auteur ne sort plus de la tempête, les nuées et les éclairs ne cessent de tourbillonner autour de son front. Tous les ouvrages sortis de sa plume n'ont dès lors pour but que de promouvoir l'idée socialiste : il est le serviteur du peuple après l'avoir été de l'Eglise. Il fait servir au développement du socialisme les idées et les pages qu'il a ébauchées (c'est à peine s'il les démarque), pendant qu'à La Chênaie ou à Paris il méditait de défendre le Christianisme. Plus que jamais il est l'homme de la contradiction, encensé à gauche, attaqué à droite. Il le sera jusqu'à sa mort.

Alors se produit un revirement : les catholiques se souviennent des services qu'il rendit à leur cause. Ils n'ont pas à son égard les injustes mépris qu'il eut à leur endroit. Une foule d'auteurs chrétiens se penchent avec une sorte de sympathie vers cette figure malheureuse qui trompa leurs espérances. Aussi bien les années qu'il employa à les défendre sont-elles incomparablement plus fécondes que celles qui suivirent. D'un autre côté, quelques-unes de ses idées, dégagées des tournures paradoxales qu'il leur avait données, commencent à porter leurs fruits. Les orages ne sont guères goûtés, mais ils ne sont pas toujours entièrement nuisibles ; ils rendent quelquefois de réels services.

M. Duine a patiemment catalogué toutes les publications où le nom de La Mennais est prononcé, où l'on trouve une appréciation, soit sur son rôle, soit sur ses doctrines, soit sur ses élèves. Autant dire que le XIX^e siècle, dans tout ce qu'il a de meilleur et de plus élevé, est passé en revue. Il n'est pas d'années où quelque ouvrage de valeur n'ait entretenu le public du grand écrivain malouin. Le travail de M. Duine, après les œuvres de M. l'abbé Roussel, du P. Dudon, de l'abbé Boutard, contribuera à retenir l'attention sur l'étonnante personnalité du philosophe breton.

Une bibliographie ainsi comprise ne saurait être absolu-

ment complète. Que l'auteur me permette de lui indiquer deux ouvrages dont j'ai vainement cherché la mention dans sa nomenclature : c'est la *Vie du P. Lacordaire*, par le P. Chocarne, 2 vol. in-8° et surtout les *Lettres du P. Lacordaire à Th. Foisset*, éditées par M. J. Crépon, Paris, Poussielgue, 1886, 2 vol. in-8° Il y a dans cette dernière publication quelques lettres d'une importance capitale sur les relations du célèbre Dominicain avec La Mennais. Je suis de ceux qui ont lu avec intérêt la préface que M. Duine a placée en tête de sa *Bibliographie*. Qu'il me permette de lui dire que je ne partage pas ses blâmes à l'égard de Lacordaire. Jamais celui-ci n'a traité son ancien maître avec l'injustice et le mépris dont le philosophe de La Chênaie a usé vis-à-vis de lui. Telle de ses lettres, par exemple celle du 12 février 1838, est une admirable protestation contre le reproche que lui adressèrent quelques contemporains d'avoir lâché son hôte et son ami. Il le quitta pour obéir à la voix de la vérité. La Mennais par sa conduite avait trop justifié sa résolution : « En vous lisant, écrit-il à M. Foisset, je retrouvais dans ma conscience la trace de tout ce que j'ai souffert dans cette cruelle séparation de l'abbé de Lamennais. Ceux qui m'ont jugé sévèrement ne savent pas tout ce que j'ai renfermé au fond de mon cœur ; combien de mois et plus que des mois, j'ai vu d'avance tout ce qui se préparait sans pouvoir le faire comprendre ni à M. de Lamennais, ni à un seul de ses amis ; combien j'ai été offensé par un homme que j'avais si cordialement servi ; avec quelle dureté il m'a repoussé dès qu'il a senti un commencement de résistance ; combien peu je lui devais au fond, pas même une pensée ! Et avec quelle gradation lente et douloureuse je me suis séparé de lui ! Du 22 novembre 1831, jour où nous sommes partis pour Rome, jusqu'au 20 mai 1834, jour de la publication de mes *Considérations*, je n'ai pas cessé de lutter, de me taire, de me retenir, de dévorer mes larmes. Et cela, parce qu'un homme voulait se perdre gratuitement, sans cause, sans ombre de raison, se jeter dans un abîme à corps perdu avec tous les siens, sans considérer qu'il était libre d'avoir plus de gloire et d'autorité que jamais. Quand j'allai à Munich avec cent écus empruntés, ce n'était pas pour le joindre, mais pour éviter de le revoir à Paris, pour me séparer par la fuite, sans

être obligé de dire une parole, un silence même contre lui. Quand je retournai à la Chenaye, en septembre 1832, ce n'était pas avec foi en lui, mais pour lui conserver un ami dans la disgrâce. Quand j'en sortis, c'était parce qu'il trahissait chaque jour sa parole donnée et j'arrivai en plein hiver à Paris, avec un habit d'été, sans avoir plus de cinq francs dans ma poche, et tout mon avenir détruit. » (Tome II, p. 17-18.)

Un point m'a frappé en étudiant la *Bibliographie de La Mennais* : c'est le nombre vraiment extraordinaire de ses lettres qui ont été publiées de nos jours, çà et là, dans les Revues, soit françaises, soit étrangères. Ne serait-il pas temps de recueillir ces lettres éparses ? On édite avec raison la *Correspondance de Chateaubriand*. Celle de son compatriote ne serait pas moins intéressante. Elle touche à tant de questions, elle a trait à tant de personnes, qu'il est permis de désirer qu'un érudit au courant de l'histoire religieuse et sociale du XIX^e siècle nous donne ce monument. Puisse M. Duine être cet érudit. Ce jour-là, il obligera vraiment le public ; il achèvera de rendre son nom inséparable de celui de La Mennais.

A. BOURDEAUT.

P. S. — Une aimable rencontre me permet de signaler à M. l'abbé Duine un correspondant nouveau de La Mennais, Laënnec, en personne. Il trouvera dans le second volume que M. A. Roux, professeur à l'École de Médecine de Nantes, a consacré à l'inventeur de l'auscultation, une lettre de La Mennais pour remercier son compatriote au sujet d'une note relative à l'origine de la folie, fréquente surtout dans les pays où le principe d'autorité n'est pas en honneur (*Laënnec après 1806*, Paris, Ballière, 1920, p. 383-384). La note de Laënnec parut dans la préface de la 2^e édition du second volume de *l'Essai sur l'Indifférence* (Cf. 5^e édit., 1825, p. 90-92).
